

KING KONG

**Film long métrage de fiction
(Nouvelle Zélande et USA, 2005)**

Réalisation : Peter Jackson

Interprètes : Naomi Watts, Jack Black,
Adrien Brody, Andy Serkis, Jamie Bell,
Thomas Kretschmann, Colin Hanks

**VO anglaise sous-titrée français-
allemand et version française**

Durée : 188'

Sortie en salles en Suisse romande :
14 décembre 2005

Thèmes :

Education numérique

Histoire du cinéma (Pourquoi refaire un
film mythique ?)

Histoire (les années de Grande
Dépression aux Etats-Unis)



Age légal : 12 ans

Age recommandé : 14 ans

Résumé :

New York, années 30, la Grande Dépression. Ann Darrow, jeune actrice de vaudeville au chômage et Jack Driscoll, scénariste sans emploi, sont entraînés par le réalisateur Carl Denham dans la plus périlleuse des aventures. Denham, un cinéaste criblé de dettes, ambitieux et un brin escroc, emmène son équipe tourner un film sur Skull Island où, dit-on, les indigènes adorent une puissance mystérieuse. Une fois sur place, l'équipe découvre qu'un gorille géant, Kong, vit dans une jungle où les animaux préhistoriques ont survécu. Aveuglé par son ambition et guère étouffé par les scrupules, Denham risque tout et la vie de chacun pour ramener à la civilisation la preuve de ce qu'ils ont vu !

Commentaires :

Si Peter Jackson est devenu réalisateur, c'est sans doute parce qu'il a adoré le premier *King Kong* (1933) de Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack, une des oeuvres mythiques du genre fantastique, celle dont la renommée n'a jamais été surpassée, la référence du genre. Le film a ouvert une ère nouvelle par la sophistication et la qualité des effets visuels, associant animation image par image, transparents, peintures sur verre et modèles réduits. Ces effets spéciaux représentaient la somme de toutes les techniques existant à l'époque. Enfant déjà, Jackson rêvait de réaliser son *King Kong*, en couleurs, pour faire connaître la tragédie du singe géant aux jeunes générations. Pari tenu. Jackson nous livre sa version d'une histoire d'amour, en conférant à son *King Kong* un fil rouge un peu différent. (Signalons au passage qu'en 1976, un Américain du nom de John Guillermin a tourné une version de *King Kong* que tout le monde a oublié).

A l'origine du premier *King Kong*, on trouve la fascination pour les civilisations perdues, les animaux géants, les monstres, ou tout simplement les Tarzan et autres "bons sauvages". Le film puise également son inspiration dans le mythe de *La Belle et la Bête*, amour à sens unique le plus souvent voué à l'échec. Peut-être aussi dans le roman courtois, où le preux chevalier doit sauver la damoiselle des dragons ou

autres bêtes féroces, forces déchaînées représentant sans doute les pulsions sexuelles. Mais dans *King Kong*, l'idylle entre l'homme et la femme qu'il veut sauver de la bête n'est qu'une intrigue secondaire !

Kong (= singe, en malais), à sa première apparition, est une bête sauvage, destructrice, débordante d'une fureur aveugle, livrant un combat sans merci à de féroces sauriens. Lorsqu'une courte trêve lui permet d'examiner de plus près une Ann aphone (elle a sans doute trop crié), ses traits s'adoucissent, et on découvre Kong capable de curiosité, et partant, d'humanité. La jeune femme est comédienne de profession, et sait user de son talent pour calmer le fauve. Son faciès trahit ses émotions, forçant l'empathie entre l'animal et le spectateur, et l'amenant à une sorte d'identification, même si Kong reste un gorille, avec un comportement et des réactions propres aux singes. Monstruosité effrayante d'un côté, créature pitoyable de l'autre, qui arrive à susciter la compassion par l'impossibilité de son amour. Dernier survivant de son espèce, dernier gorille géant de Skull Island, il est marqué par les combats incessants contre les redoutables dinosaures. Il est vieux, solitaire, aigri, las d'entendre les hurlements de peur à sa vue. Sa mort est filmée comme un événement particulièrement tragique, une des agonies les plus poignantes de l'histoire du cinéma, peut-être... Aucun autre film que *King Kong* ne pousse autant à l'empathie entre la créature et le spectateur, si l'on fait exception de monstres plus "humains" dans leur aspect, comme le Fantôme de l'Opéra, la créature (sans nom) du Dr. Frankenstein ou encore Quasimodo.

Pistes pédagogiques :

- Recenser les films présentant des animaux gigantesques ou monstrueux.
- S'interroger sur les raisons de présenter des animaux démesurés ou monstrueux.
- Prendre conscience de l'instrumentalisation des animaux à des fins mercantiles dénoncée par le film.
- Chercher dans la littérature des récits évoquant l'amour d'un monstre pour une femme.
- Comparer l'approche de la Belle et de la Bête dans les versions de 1933 et de 2005.
- Montrer les similitudes et les différences entre le gorille de 1933 et celui de 2005.
- Comparer les personnages de Denham et de Driscoll dans les deux films.
- *King Kong* : une histoire d'amour non partagé ?
- *King Kong* : un appel au droit des animaux ?

Pour en savoir plus :

La notice Wikipédia sur King Kong https://fr.wikipedia.org/wiki/King_Kong

Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBUne DES JEUNES CINEPHILES, Lausanne, décembre 2005. Actualisé en mars 2024.

La TRIBUNE des Jeunes Cinéphiles

Deux critiques de **KING KONG** de Peter Jackson

Philippe Moret, 18 ans, Gymnase de Beaulieu, TJC, Echallens



N'ayant jamais vu le *King Kong* original ni le remake de John Guillermin, ni aucun produit dérivé, c'est sans a priori que je décidai d'aller voir le nouveau film de Peter Jackson. Et j'en suis ressorti sous le choc: aucune des 182 minutes qui composent le film ne m'a ennuyée ! Le réalisateur nous livre une ode au film d'aventures qui m'a fait rire, sourire, frissonner, sursauter et même verser quelques larmes. Le film débute à New York en pleine crise économique des années 30. Dans ces scènes d'ouverture qui se jouent à une époque qui me paraît très fidèlement reconstituée, Jackson prend le temps de poser les bases de son film; en effet, nous faisons la connaissance des

personnages qui vont embarquer à New York sur le *Venture*, à destination de Skull Island. Ce passage nous brosse divers portraits des plus réussis, servis par une distribution impeccable: Jack Black joue superbement le réalisateur-arnaqueur Carl Denham qu'on se surprend par moments à mépriser, Adrian Brody est épatant dans son rôle de héros malgré lui et Naomi Watts nous campe une héroïne touchante et volontaire. Dans cette introduction travaillée, le moindre personnage secondaire devient attachant, que ce soient les membres de l'équipe de Denham (j'aime beaucoup Preston, assistant de Denham, contrepoids de son patron, et l'acteur vedette Bruce Baxter, mixture brillante d'autodérision et de ridicule pur!) ou l'équipe des marins du "*Venture*" qui nous livrent une diversification certes issue des clichés des films d'aventures, mais si sympathique (un capitaine dur et mystérieux, un second charismatique, un mousse courageux et un cuisinier grincheux)!

Lorsque les voyageurs débarquent sur "*Skull Island*" au milieu d'indigènes certes (un peu grotesquement) horribles et effrayants, mais représentant à mon humble avis la déchéance de tout peuple humain obnubilé par ses peurs qui l'empêchent de dominer un milieu hostile, le film prend un autre rythme. L'équipée sur l'île (les décors sont superbes) est un hommage aux films fantastiques d'aventures où nos héros combattent des dinosaures (qui ne me semblent pas incongrus, ils donnent à cette île un caractère "d'enfer perdu" et oublié du monde), des insectes et des larves géants (passage terrifiant et drôle) et autres sales bêtes. Le troupeau de dinosaures fonçant dans les canyons est une des scènes impressionnantes qui sont là typiquement pour le plaisir de l'action, pour ravir les yeux, utilisant à la perfection ce nouveau moyen d'amusement qu'est l'image de synthèse. Certains considèrent cette avalanche de cascades comme superflues, je leur réponds qu'elles sont certes inutiles à la trame, mais qu'elles réussissent à atteindre l'un des buts du cinéma d'aventure: nous scotcher à notre siège pour le simple plaisir de la magie des "moving images". Puis apparaît Kong, gorille de huit mètres de haut, créature de synthèse rendue possible grâce à l'exceptionnel Andy Serkis. Kong est réel, il suffit de regarder ses yeux pour s'en apercevoir. Il bouge, rugit, s'amuse, se vexe, s'attriste, et son combat acharné contre plusieurs tyrannosaures est magistral de technique et de références (le combat dans les lianes est époustoufflant!). L'amitié, plus que la romance, qui se crée entre Kong et Ann Darrow est amenée avec simplicité et nous touche. Puis vient la dernière heure du film où Kong, capturé, et amené à Broadway pour être exhibé comme un phénomène de foire. On espère et on attend son évasion et l'on plaint ce géant que la peur, la rage et l'envie désespérée de revoir la belle rendent féroce. Il laisse ruines et cadavres sur son passage. Puis survient LE passage magique (désormais culte pour moi, figurant haut dans le palmarès de mes scènes de cinéma préférées) où Kong et sa belle se retrouvent dans une scène superbement ludique entre danse et bataille de boules de neige: ils glissent sur les eaux gelées d'un étang de Central Park. Et lorsque Kong, réfugié au sommet de l'Empire State Building avec la belle, lance son dernier défi aux biplans qui le criblent de balles, on n'a qu'une envie: retourner sur les eaux glacées de Central Park et s'y laisser glisser pour toujours.

Maud Volken, 27 ans, service de presse, TJC, Lausanne

Dès les premières images, le ton est donné. Car le film commence au zoo de New York, sur des gros plans de singes on ne peut plus normaux. Et là, pas de doute, Peter Jackson est bien l'homme qui nous a donné *Bad Taste* ou *Meet the Feebles*: quelle belle preuve d'humour que de débiter ainsi son dernier film à grand spectacle, supposé mettre en vedette un gorille géant ! Là où le bât blesse, c'est que le film donne souvent une impression de parodie. Ainsi, alors que les dinosaures de Spielberg faisaient frémir, Jackson embarque ses brontosaurus (et même ses raptors, un comble !) dans une folle course grand-guignolesque qui rappelle l'humour potache de ses premiers films. Du coup, on a presque du mal à croire à cette liberté artistique dont s'est prévalu le réalisateur kiwi, qui s'offre une débauche de moyens apparemment sans autre but que d'épater la galerie. Les personnages mêmes sont

stéréotypés (le bellâtre égocentrique, le producteur malhonnête/ artiste incompris, la belle blonde un peu écervelée, le jeune matelot impétueux,...). Tout cela sent la grande production hollywoodienne classique (et dire que la première version du scénario, datant de 1996, a été entièrement retravaillée pour éviter cet écueil !). D'un autre côté, il faut reconnaître que ce n'est pas une approche réaliste qui a été choisie ici : Skull Island est un monde à part, où cohabitent dinosaures, singe géant et autres insectes mangeurs d'hommes, et les rochers qui l'entourent ont des formes de crânes.

Ce n'est qu'à la deuxième partie du film, contant la naissance d'une véritable relation entre le gorille géant et Ann Darrow, que se révèle tout l'intérêt du film. Car King Kong en constitue l'âme, étant traité comme un personnage à part entière. Jackson a su lui donner une vraie profondeur humaine en faisant une nouvelle fois appel à un comédien en chair et en os, Andy « Gollum » Serkis, qui interprète magistralement un vieux Kong caractériel, boudeur et surtout solitaire. Car davantage que l'érotisme (si Kong épargne Ann, c'est qu'elle le conquiert grâce à ses pitreries et non par sa seule beauté), c'est la solitude qui forme le lien entre ces deux personnages : King Kong est le dernier de sa race, et Ann a toujours été abandonnée par ceux qu'elle aimait. Le film n'est jamais aussi touchant que lorsque ces deux personnages apprennent à s'appivoiser mutuellement. Alors que les scènes de Skull Island voyaient s'enchaîner rebondissements et scènes d'action, sans répit pour le spectateur, les scènes de glissades sur la glace de Kong et Ann, suspendues dans le temps, sont simplement magiques. La patte de Peter Jackson, ce mélange d'effets grandioses et de beauté de sentiments, se retrouve alors, toujours aussi redoutablement efficace. Si King Kong (le film) n'est pas la huitième merveille du monde, il réussit tout de même à nous faire croire un instant à la réalité d'un personnage pourtant virtuel.

Coordination : Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBU des Jeunes Cinéphiles, janvier 2006